

Discours lors du premier congrès universel d’espéranto

Louis-Lazare Zamenhof

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Discours lors du premier congrès universel d'espéranto

« Je vous salue, chers amis, frères et sœurs de la grande famille humaine, qui êtes venus des pays proches ou lointains, des états les plus divers de la terre, pour vous serrer réciproquement la main comme des frères au nom de la grande idée qui nous unit tous. Je vous salue aussi, glorieux pays de France et belle ville de Boulogne-sur-Mer, qui avez bien voulu offrir l'hospitalité à notre Congrès. Je remercie aussi cordialement les personnes et les institutions de Paris, qui, à mon passage dans cette glorieuse cité, ont exprimé sous mon adresse leur sympathie pour la cause de l'Espéranto, notamment M. le Ministre de l'Instruction publique, la municipalité de Paris, la Ligue française de l'enseignement et beaucoup d'éminents savants (applaudissements).

« Aujourd'hui est pour nous un jour sacré. Notre réunion est modeste ; le monde extérieur n'entendra pas beaucoup parler de nous, et les paroles qui seront prononcées dans notre réunion ne voleront pas télégraphiquement à toutes les villes et à tous les villages de la terre ; nous ne sommes pas des chefs d'État, ni des ministres réunis pour changer la carte politique du monde ; dans cette salle ne resplendissent ni brillants uniformes, ni imposantes décorations ; on ne tirera pas le canon autour de la modeste maison où nous nous trouvons ; mais dans l'air de cette salle volent des sons mystérieux, des sons très faibles, que l'oreille n'entend pas, mais que perçoit toute âme sensible ; ce sont les sons de quelque chose de grand en train de naître. Des fantômes mystérieux volent dans l'air ; les yeux ne les voient pas, mais l'âme les sent ; ce sont des images d'un temps futur, d'un temps tout nouveau. Ces fantômes se répandront dans le monde, ils prendront corps et deviendront puissants : nos fils et nos petits fils les verront, les sentiront et en jouiront (applaudissements, cris : bravo ! bravo ! Vive Zamenhof) !

« Dans l'antiquité la plus reculée, qui depuis longtemps s'est effacée de la mémoire des hommes et sur laquelle aucune histoire ne nous a conservé le moindre document, la famille humaine se sépara et ses membres cessèrent de se comprendre. Des frères, créés tous sur le même modèle, des frères, qui tous avaient même corps, même esprit, mêmes facultés, même idéal, même Dieu dans leur cœur, qui auraient dû s'aider les uns les autres et travailler ensemble pour le bonheur et la gloire de leur famille, ces frères devinrent complètement étrangers les uns aux autres, se divisèrent en apparence pour toujours en groupes ennemis, et entre eux commença une guerre éternelle. Pendant des milliers d'années, aussi longtemps que l'histoire humaine s'en souvienne, ces frères ont toujours combattu entre eux, et il leur a été absolument impossible de se comprendre. Des prophètes et des poètes rêvaient d'un temps nébuleux, très lointain, dans lequel les hommes se comprendraient de nouveau, et s'uniraient de nouveau en une seule famille ; mais ce n'était qu'un rêve. On en parlait comme d'une fiction très douce, mais personne ne le prenait au sérieux, personne n'y croyait.

« Et, maintenant pour la première fois, le rêve de ces milliers d'années commence à se réaliser. Des hommes appartenant aux pays et aux nations les plus divers se sont rencontrés dans cette petite ville du littoral français, et ils sont en face les uns des autres, non pas comme des muets ou des sourds, mais ils se comprennent, ils se parlent comme des frères, comme des membres d'une même nation. Il arrive souvent que des hommes de nationalités différentes se réunissent et se comprennent ; mais quelle énorme différence entre leur entente réciproque et la nôtre ! Généralement ne se comprennent alors qu'un très petit nombre des personnes réunies, celles qui ont pu consacrer

beaucoup de temps et d'argent à l'étude des langues étrangères ; les autres ne prennent part aux réunions que corporellement et non par leur cerveau ; tandis que dans notre réunion tous se comprennent, et pour nous comprendre il suffit de le vouloir, ni pauvreté ni manque de temps ne peut empêcher de saisir nos paroles. Généralement l'entente réciproque n'est alors obtenue que d'une manière détournée, humiliante et injuste, car un membre d'une certaine nation s'humilie devant celui d'une autre nation dont il parle la langue, comme s'il avait honte de la sienne ; il balbutie, rougit et se trouve gêné devant son interlocuteur tandis que celui-ci se sent fort et fier. Dans notre réunion, au contraire, il n'y a pas de nations fortes ou faibles, privilégiées ou sacrifiées, personne ne s'abaisse, personne n'est gêné ; nous sommes tous sur un terrain neutre, tous égaux en droits ; nous nous sentons tous comme membres d'une même nation, d'une même famille et, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous, qui appartenons aux peuples les plus divers, nous sommes les uns auprès des autres, non comme des étrangers, non comme des rivaux, mais bien comme des frères (applaudissements) qui, sans imposer leur propre langue aux autres, se comprennent et ne se suspectent par défaut d'entente, mais qui s'aiment et se serrent les mains, non pas hypocritement comme entre étrangers, mais sincèrement et d'homme à homme (applaudissements). Comprenons bien toute l'importance de ce jour, car aujourd'hui, dans les murs hospitaliers de Boulogne-sur-Mer, se trouvent réunis non des Français avec des Anglais, des Russes avec des Polonais, mais des hommes avec des hommes. Béni soit ce jour et que ses conséquences soient grandes et glorieuses ! (applaudissements).

« Nous nous sommes réunis aujourd'hui pour montrer au monde par des faits indéniables ce qu'il n'a pas voulu croire jusqu'ici. Nous lui montrerons que la compréhension réciproque entre personnes de nations différentes peut très bien s'obtenir, que pour cela il n'est pas du tout nécessaire qu'un peuple humilie ou absorbe un autre peuple, que les murailles entre les peuples ne sont pas une chose indispensable et éternelle, que l'entente entre créatures d'une même espèce n'est pas un rêve de l'imagination, mais une chose toute naturelle, qui, par suite de circonstances très regrettables et honteuses, n'a été que très longtemps retardée, mais qui devait infailliblement se produire tôt ou tard et qui s'est enfin produite ; elle n'avance encore qu'en hésitant, mais une fois partie, ne s'arrêtera plus et bientôt elle sera si puissante dans le monde que nos petits-enfants ne voudront même pas croire qu'il en fût jadis autrement, et que les hommes, les rois de la terre, sont restés si longtemps sans se comprendre ! Qu'ils viennent à nous, tous ceux qui disent qu'une langue neutre artificielle n'est pas possible, et ils seront convertis. Celui qui prétend que les organes vocaux de tous les peuples sont différents, que chacun prononce une langue artificielle différemment et que ceux qui la parlent ne peuvent pas se comprendre entre eux, n'a qu'à venir parmi nous, et, s'il est honnête et ne veut pas mentir consciemment, il reconnaîtra qu'il s'est trompé. Qu'il se promène ces jours-ci dans les rues de Boulogne-sur-Mer, qu'il observe avec quelle aisance se comprennent les représentants des nations les plus diverses, qu'il demande aux espérantistes qu'il rencontrera, combien de temps ou d'argent il leur a fallu pour apprendre la langue artificielle, qu'il compare cela aux énormes sacrifices que nécessite l'étude de toute langue naturelle, et, si c'est un honnête homme, il ira par le monde et répètera bien haut : « oui, une langue artificielle est très possible, et l'entente des hommes au moyen d'une langue neutre artificielle est non seulement possible, mais même extrêmement facile. Il est vrai que beaucoup d'entre nous possèdent encore mal notre langue et la balbutient péniblement au lieu de parler couramment ; mais, en comparant leur balbutiement, à l'élocution si coulante d'autres personnes, tout observateur consciencieux remarquera facilement que la cause de cette imperfection ne provient pas de la langue, mais d'un manque d'exercice chez les premières.

« Après de nombreux millénaires, où les hommes ont été entre eux comme des sourds-muets et des ennemis, aujourd'hui, à Boulogne-sur-Mer, commence en fait, dans une plus grande mesure, l'entente réciproque et la fraternité des divers peuples et membres de l'humanité ; or une fois commencé, ce mouvement ne s'arrêtera plus, mais prendra de plus en plus d'importance, jusqu'à ce que les dernières ombres de l'obscurité éternelle disparaissent à jamais. Les jours que nous voyons actuellement à Boulogne-sur-Mer ont une importance extrême ; puissent-ils être bénis ! (Applaudissements.)

« En ce premier congrès des Espérantistes nous regardons comme nécessaire de dire quelques mots des premiers champions qu'a trouvés jusqu'ici notre cause. Mais avant de parler des combattants spécialement espérantistes, je dois parler brièvement d'un homme qui a de très grands mérites à son égard et que les Espérantistes traitent souvent avec injustice pour cette unique raison, qu'ayant fait beaucoup pour l'idée d'une langue internationale en général, il ne figure cependant pas au nombre des amis de la forme spéciale de langue pour laquelle nous luttons. Je veux parler du très honorable Johann Martin Schleyer, l'auteur du Volapük.

« La forme de la langue pour laquelle a travaillé ce vieillard très respecté, ne s'est pas montrée pratique ; la voie qu'il a prise ne s'est pas montrée bonne, et l'entreprise pour laquelle il a lutté, a rapidement échoué et, par son échec, elle a causé un grand détriment à notre idée en général et à la forme spéciale de l'idée pour laquelle nous combattons. Mais il faut être juste ; il faut apprécier tout homme non pas d'après sa victoire ou sa défaite, mais d'après ses travaux. Or les travaux et les mérites de M. Schleyer ont été très grands. Il a travaillé avec ardeur pendant de longues années pour l'idée d'une langue internationale ; pendant que beaucoup d'autres ne donnaient que de purs projets, il a été le premier qui ait eu assez de patience pour élaborer une langue complète, du commencement à la fin, (l'Espéranto quoique déjà prêt alors, n'avait pas encore été publié), et ce n'est pas de sa faute si la langue ne s'est pas montrée pratique. Il a été le premier qui, par un inlassable travail ait éveillé l'intérêt du monde pour l'idée d'une langue neutre, et ce n'est pas de sa faute si la chute de son entreprise a pour longtemps, refroidi le monde à l'égard de toute langue artificielle. Il a voulu faire un grand bien et il a travaillé énormément avec ardeur pour l'obtention de ce bien ; nous devons l'apprécier non pas d'après son succès mais d'après son intention et ses travaux. Si l'idée d'une langue internationale doit un jour triompher dans le monde — que ce soit sous la forme de l'Espéranto ou de quelque autre langue — le nom de Schleyer occupera toujours la place d'honneur dans l'histoire de notre idée, et le monde ne l'oubliera jamais. J'espère que je traduirai l'opinion de tous les membres de notre congrès en disant : « nous exprimons notre cordial remerciement à M. Schleyer, le premier et le plus énergique champion de l'idée de la langue neutre internationale » (Applaudissements).

« Passons maintenant aux combattants spécialement espérantistes. L'heure d'écrire une histoire officielle de notre entreprise n'est pas encore venue et je craindrais de commettre quelque injustice publique pour celui-ci ou celui-là, dans une appréciation comparative des mérites des divers combattants. Aussi n'en nommerai-je aucun en particulier, mais leur exprimerai-je à tous ensemble un cordial merci pour leur travail au nom de tous les amis de l'Espéranto (applaudissements). Dix-huit ans ont passé depuis le jour où l'Espéranto est apparu dans le monde. Ils ont été pénibles, ces dix-huit ans. À présent je vois devant moi un nombre considérable d'amis ardents de l'Espéranto, qui représentent presque tous les pays du globe terrestre, presque toutes les nations du monde, tous les rangs, conditions de classes de l'humanité. Très grande et étendue est déjà notre littérature, très nombreux nos journaux ; nous avons maintenant des groupes et clubs d'espérantistes dans le

monde entier, et le nom de notre affaire n'est maintenant inconnu à aucun homme éclairé. Quand je contemple la brillante situation actuelle de notre entreprise, je me rappelle avec émotion les premiers champions qui ont lutté pour elle à cette triste époque où nous ne rencontrions encore partout que moqueries et persécutions. Beaucoup d'entre eux vivent encore et voient maintenant avec joie le fruit de leurs travaux. Mais hélas, beaucoup de nos champions ne vivent plus. Dix huit ans sont un long espace de temps et, dans ce long espace, la mort nous a ravi un grand nombre de nos ardents compagnons d'armes. Citer tous les noms serait à présent une affaire impossible ; je n'en nommerai donc que quelques-uns. Léopold Einstein (applaudissements), le premier propagateur énergique de notre affaire, nous a quittés le plus tôt ; sa mort fut un grand coup pour elle d'une façon générale et spécialement pour son extension en Allemagne. Puis la mort nous enleva Joseph Wasniewski (applaudissements), l'apôtre sympathique et aimé de tous, de notre cause en Pologne. Et, il y a quelques années, la mort frappa un homme à qui l'Espéranto doit beaucoup, énormément, et sans lequel peut-être notre affaire n'existerait plus du tout aujourd'hui : je parle de l'inoubliable W. H. Trompeter (applaudissements). Sans jamais parler de lui, sans réclamer aucun remerciement, il prit toute notre entreprise sur ses épaules, à l'heure où elle se trouva dans la situation la plus difficile ; il la soutint seul aussi longtemps qu'il fallut pour que le nombre des Espérantistes devenu assez grand pût la soutenir à l'aide des forces communes. Comme il se réjouirait aujourd'hui, s'il voyait l'état actuel de notre affaire !

« En dehors des trois personnes nommées il y a encore un grand nombre, hélas, un très grand nombre de gens qui ont beaucoup travaillé pour notre affaire et qui ne sont plus de ce monde, et qui ne peuvent voir les fruits de leurs travaux. Ils sont morts de corps, mais ne sont pas morts dans notre souvenir. Je propose, Messieurs et Mesdames que nous honorions leur mémoire en nous levant de nos sièges (l'auditoire se lève). Aux ombres de tous les combattants espérantistes défunts, le premier congrès espérantiste exprime ses respectueux et ses pieux saluts ! (Longs appl.)

« Bientôt commenceront les travaux de notre Congrès, qui est consacré à la véritable fraternité des hommes. En ce moment solennel mon cœur est plein d'un sentiment indéfinissable et mystérieux, et j'éprouve le désir de le soulager par quelque prière, de m'adresser à quelque force supérieure, pour invoquer son aide et sa bénédiction. Mais, de même qu'en cet instant je ne suis plus citoyen d'un certain pays, mais simplement un homme, de même aussi je sens qu'en cet instant je n'appartiens pas à une religion nationale ou à une confession déterminée, mais que je suis simplement homme. Et actuellement aux yeux de mon âme apparaît seule cette grande Force morale, que tout homme sent dans son cœur, et c'est à cette Force inconnue que j'adresse ma prière :

Vers toi, ô puissant immatériel mystère,
Force suprême, qui gouvernes le monde,
Vers toi, grande source de l'amour et du vrai
Source de vie indéfectible,
Vers toi, que chacun se figure d'une manière différente,
Mais que tous sentent de même en leur cœur,
Vers toi qui crées, vers toi qui règnes,
Monte aujourd'hui notre prière.
Nous ne venons pas à toi avec une foi nationale,
Avec des dogmes d'une aveugle ferveur ;
En ce moment se tait toute dispute religieuse
Et seule nous guide la foi du cœur.

Avec cette foi, égale chez tous,
Cette foi, la plus vraie, que m'impose aucune lutte,
Nous voici maintenant, fils de l'humanité entière,
Aux pieds de ton autel.
Parfaite et belle tu créas jadis l'humanité.
Mais elle s'est divisée dans ses luttes ;

Un peuple attaque cruellement un autre peuple,
Comme un chacal, un frère attaque son frère.
Ho ! qui que tu sois, Force mystérieuse,
Écoute la voix de notre prière sincère,
Rends la paix à tous les enfants
De la grande humanité !
Nous avons juré de travailler, juré de combattre
Pour unir de nouveau tous les hommes.
Soutiens-nous, ô Force, ne nous laisse pas succomber,
Mais fais-nous triompher des obstacles ;
Accorde ta bénédiction à notre œuvre
Donne la force à notre zèle,
Pour que toujours, en face d'attaques sauvages,
Nous restions courageux.
Nous porterons très haut notre vert étendard :
Il représente le bon et le beau.
La Force mystérieuse du monde nous bénira
Et nous atteindrons notre but.

Nous détruirons les murailles élevées entre les peuples,
Elles craqueront, puis avec bruit
S'écrouleront pour toujours, et l'amour avec la vérité
Régneront sur la terre.

(Longue acclamation, cris : Vive Zamenhof, vive l'Espéranto !) »

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Discours_lors_du_premier_congr%C3%A8s_universel_d%E2%80%99esp%C3%A9ranto. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.